



# Jean Giraudoux

## Théâtre complet

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE JACQUES BODY

AVEC LA COLLABORATION DE

MARTHE BESSON-HERLIN,

ÉTIENNE BRUNET, BRETT DAWSON,

JANINE DELORT,

LISE GAUVIN, GUNNAR GRAUMANN,

WAYNE READY, JACQUES ROBICHEZ,

GUY TEISSIER ET COLETTE WEIL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



JEAN GIRAUDOUX

# *Théâtre complet*

PRÉFACE DE JEAN-PIERRE GIRAUDOUX

INTRODUCTION GÉNÉRALE DE JACQUES BODY

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE JACQUES BODY

AVEC LA COLLABORATION DE

MARTHE BESSON-HERLIN,

ÉTIENNE BRUNET, BRETT DAWSON,

JANINE DELORT,

LISE GAUVIN, GUNNAR GRAUMANN,

WAYNE READY, JACQUES ROBICHEZ,

GUY TEISSIER, COLETTE WEIL

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*Pour l'ensemble du texte :*

© Jean-Pierre Giraudoux.

*Pour l'ensemble de l'appareil critique :*

© Éditions Gallimard, 1982.

# SIEGFRIED

*Pièce en quatre actes*

## PERSONNAGES

GENEVIÈVE . . . . .	<i>Mmes</i> <i>Valentine Tessier.</i>
ÉVA . . . . .	<i>Lucienne Bogaert.</i>
MME PATCHKOFFER . . . . .	<i>Gabrielle Calvi.</i>
MME HOEPFL . . . . .	<i>Odette Mouret.</i>
SIÉGFRIED . . . . .	<i>MM.</i> <i>Pierre Renoir.</i>
BARON VON ZELTEN <sup>1</sup> . . . . .	<i>Auguste Boverio.</i>
ROBINEAU . . . . .	<i>Romain Bouquet.</i>
GÉNÉRAL DE FONTGELOY . . . . .	<i>Louis Jouvét.</i>
GÉNÉRAL VON WALDORF . . . . .	<i>Jim Gérald.</i>
GÉNÉRAL LEDINGER . . . . .	<i>Delauzac.</i>
PIETRI . . . . .	<i>Michel Simon.</i>
MUCK . . . . .	<i>Paul Maraval.</i>
KRATZ . . . . .	<i>Robert Moor.</i>
MEYER . . . . .	<i>Vallauris.</i>

M. Schmidt. M. Patchkoffer. M. Keller.  
Le sergent des schupos<sup>a</sup>. Schumann. Un domestique<sup>2</sup>.

*Siegfried* fut représenté pour la première fois à la Comédie des Champs-Élysées le 3 mai 1928, avec la mise en scène de *Louis Jouvét*

*Décors de Camille Cipra.*  
*Sculpture de Léon Leyritz.*  
*Costumes de Camille Cipra et Jeanne Lanvin*  
*(robes de Geneviève et d'Éva<sup>b3</sup>)*

## ACTE PREMIER

*Bureau<sup>1</sup> d'attente luxueux et moderne. Escalier de marbre blanc, avec tapis rouge à droite de la baie. Vue sur Gotha<sup>a</sup> couverte de neige.*

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉVA. L'HUISSIER MUCK. UN DOMESTIQUE

MUCK, *annonçant* : Son Excellence<sup>b</sup> le général Ludendorff<sup>2</sup> !

ÉVA : Pas maintenant... Ce soir, à neuf heures.

MUCK : Son Excellence le président Rathenau !

ÉVA : Ce soir, à neuf heures... Tu sais parfaitement que cet après-midi<sup>3</sup> est sacré pour Monsieur Siegfried.

MUCK, *au domestique* : Je n'ai pas de succès... Annonce les tiens !

LE DOMESTIQUE, *d'une voix presque honteuse* : Monsieur Meyer !...

ÉVA : Parfait. Monsieur le conseiller Siegfried va le recevoir dans un moment.

LE DOMESTIQUE : Monsieur Kratz ! Madame Schmidt !

ÉVA : Très bien. Ils sont à l'heure, Monsieur Siegfried va les voir tous.

MUCK : C'est le tort qu'il aura...

ÉVA : Qui te demande ton avis ?

MUCK : Monsieur Siegfried se cause des émotions bien inutiles...

*Éva ne répond pas, et écrit.*

MUCK, *au domestique* : J'ai regardé sous le nez tous ces prétendus parents qui viennent des quatre coins de l'Allemagne reconnaître en lui un fils disparu à la guerre... Aucun ne lui ressemble !

LE DOMESTIQUE : Ah !

MUCK : Tu me diras que des ressemblances, il en est comme des maladies, qu'elles sautent une génération ?

LE DOMESTIQUE, *qui met en ordre les fauteuils et les portières* : Oui, je te le dirai.

MUCK : J'ai regardé les photographies qu'ils m'ont tendues à la porte, les photographies de leur enfant, — leurs tickets d'entrée. Celui-là porte des lunettes. Celui-là a un soupçon de bec-de-lièvre. Aucun ne ressemble à Monsieur Siegfried !

LE DOMESTIQUE : Tu ne sais peut-être pas voir les ressemblances<sup>a</sup> ?

MUCK : Au contraire. Dans les musées, dans les théâtres, sur les tableaux, sur les statues, sur tous ces gens en costumes anciens ou tout nus, sur Alexandre le Grand, sur Lohengrin, il est bien rare que je ne retrouve pas quelque chose de Monsieur Siegfried en veston... Sur ceux-là, rien... Tu connais Lohengrin ?

LE DOMESTIQUE, *vague* : Mal. Je l'ai aperçu.

ÉVA, *interrompant leur dialogue* : Tout est prêt pour l'entrevue ?

MUCK : Le lustre est réparé... J'ai mis des lampes neuves...

ÉVA : Monsieur Siegfried est habillé ?

MUCK : Il s'habille. (*Au domestique.*) Il hésite. Il ne sait s'il va couper ses moustaches, comme la dernière fois. Je l'ai laissé devant la glace. Il se demande sans doute comment il sera le plus ressemblant. S'habiller avec les traits de son enfance<sup>1</sup> est plus long que de prendre un veston.

ÉVA : Fais entrer le baron de Zelten.

MUCK, *surpris* : Je n'ai pas annoncé le baron de Zelten !

ÉVA : C'est ce que je te reproche. Pourquoi l'as-tu laissé entrer, malgré ma défense ? Pourquoi lui permets-tu de se mêler à nos visiteurs et de les questionner ?



MUCK : J'ai cru bien faire, c'est le cousin de Mademoiselle.

ÉVA : Les bruits les plus fâcheux courent sur le compte de Zelten. Il est le grand homme des cafés, des coulisses, des piscines. On raconte qu'il a acheté la police et qu'hier soir même, tous les agents étaient convoqués chez lui.

MUCK : Mademoiselle se trompe. Il leur avait donné des billets de théâtre. Ils étaient tous à *Salomé*<sup>1</sup> pour voir quels uniformes ont les gardes d'Hérode.

ÉVA : Va... Je l'attends.

*Elle congédie l'autre domestique.*

SCÈNE II<sup>2</sup>

ÉVA. BARON VON ZELTEN

ÉVA : Que cherches-tu ici, Zelten ?

BARON VON ZELTEN : Je vois que tu fais toujours bonne garde autour de ton nourrisson. Il est rentré du Parlement ?

ÉVA : Es-tu pour nous ou contre nous, Zelten ?

BARON VON ZELTEN : Il est rentré, il t'a mise au courant de son succès, je le vois à ton visage ! Tu rayannes, cousine. Que l'adoption par nos députés d'une Constitution aussi étique donne cet éclat aux joues d'une jolie Allemande, cela me rend moins sévère pour elle<sup>a</sup> !

ÉVA : Une Allemande peut se réjouir de voir l'Allemagne sauvée. Après avoir accolé pendant trois ans l'adjectif « perdue » au mot « Allemagne », il est doux de le changer par son contraire<sup>b</sup>.

BARON VON ZELTEN : Les épithètes contraires sont les plus facilement interchangeable, cousine, surtout quand elles s'appliquent au mot « Allemagne ». Tu as à me parler ?

ÉVA : Pourquoi as-tu voté tout à l'heure contre le projet Siegfried ?

BARON VON ZELTEN : Le projet Siegfried ! Ne dirait-on pas que j'ai voté contre les Walkyries et toute la légende allemande !... Parce qu'il t'a plu, voilà sept ans, dans ton hôpital, de baptiser du nom de Siegfried un soldat ramassé sans vêtements, sans connaissance, et qui n'a pu, depuis, au cours de sa carrière politique et de ses

triumphes, retrouver ni sa mémoire ni son vrai nom, tout ce qu'il peut dire ou faire jouit du prestige attaché au nom de son parrain !... Qui te dit que ton Siegfried ne s'appelait pas Meyer avant sa blessure, et que simplement je n'ai pas voté contre le projet Meyer ?

ÉVA : C'est tout cela que tu venais dire dans sa propre maison ?

ZELTEN, *détournant la conversation* : La dernière fois que je t'ai vue, Éva, il y a six ans, tu enseignais à ce bébé adulte, à l'institut de rééducation, les mots les plus simples : chien, chat, café au lait. Aujourd'hui, c'est de lui que tu apprends à prononcer les mots ravissants<sup>1</sup> de Constitution, Libéralisme, Vote plural, peut-être Volupté. Non<sup>a</sup> ?

ÉVA : Le mot « Allemagne », oui.

ZELTEN : L'Allemagne de ton Siegfried ! Je la vois d'ici. Un modèle de l'ordre social, la suppression de ces trente petits royaumes, de ces duchés, de ces villes libres, qui donnaient une résonance trente fois différente au sol de la culture et de la liberté<sup>b</sup>, un pays distribué en départements égaux dont les seules aventures seront les budgets, les assurances, les pensions, bref une nation comme lui théorique, sans mémoire et sans passé. Ce fils du néant a une hérédité de comptable, de juriste, d'horloger. Imposer la Constitution de ton élève à l'Allemagne, c'est faire avaler un réveille-matin au dragon de Siegfried<sup>c</sup>, du vrai, pour lui apprendre à savoir l'heure<sup>c</sup> !

ÉVA : Avec Siegfried, l'Allemagne sera forte.

ZELTEN, *impétueux* : L'Allemagne n'a pas à être forte. Elle a à être l'Allemagne. Ou plutôt elle a à être forte dans l'irréel, géante dans l'invisible. L'Allemagne n'est pas une entreprise sociale et humaine, c'est une conjuration poétique et démoniaque. Toutes les fois que l'Allemand a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres. Toutes les fois où il a cru au don de son pays de changer chaque grande pensée et chaque grand geste en symbole ou en légende, il a construit pour l'éternité !

ÉVA : Cette éternité est finie...

ZELTEN : Finie, Éva ! Au lieu de promener Siegfried dans les cités modèles, amène-le seulement là-bas, sur les premiers contreforts de nos Alpes. Va surprendre l'aube avec lui. Tu y verras si l'Allemagne du Saint-

Empire ne survit pas dans l'air gelé, à cette heure où les ruisseaux, tout en glace, sont sillonnés d'une rigole à leur thalweg, où l'on ne rencontre encore que les humains et les animaux qui n'ont pas changé depuis Gustave Adolphe, les belettes, les chevaux pie, les courriers à voiture jaune dont le cor fait surgir entre deux volets qui s'entrouvrent la joue droite et le sein droit d'une chambrière. Tu y verras le paysage même de notre Allemagne d'autrefois, de conjuration et de travail, de pillage et de sainteté, si chargé à la fois de poésie et de vérité, que tu t'attendras à apercevoir soudain, flottant dans l'air, comme dans les gravures du moyen âge, un gros petit enfant céleste tout nu, ou des mains seules priant<sup>1</sup>... C'est là, l'Allemagne<sup>a</sup>...

ÉVA : Je suis pressée. Que veux-tu ?

ZELTEN : Je peux voir<sup>b</sup> Siegfried ?

ÉVA : Pourquoi ?

ZELTEN : C'est mon affaire.

ÉVA : Il n'est pas visible pour toi.

ZELTEN : Il repose ?

ÉVA : Ne fais pas<sup>c</sup> l'ignorant. Tu sais à quoi il se prépare.

ZELTEN : Je le devine !... Il se rase. Il met un col bas, il rafraîchit sa chevelure; pour cette heure qui va lui donner, pense-t-il, une famille, il fait une toilette de condamné à mort. Les entrevues précédentes ne l'ont pas découragé ? Il espère encore ?

ÉVA : Il espère, ne t'en déplaie.

ZELTEN : Et toi, tu espères ?

ÉVA : Évidemment.

ZELTEN : Tu n'es pas sincère.

ÉVA : Zelten !

ZELTEN : Ne seras-tu pas désolée le jour où l'un de ces visiteurs viendra retirer ton élève de ce domaine idéal pour en faire un simple Bavarois, un vulgaire Prussien ? Un père, à cet Allemand créé sans matière première ! Toutes les vierges de l'Allemagne l'ont déjà reconnu comme leur enfant légitime... Qui me dit d'ailleurs qu'il ne joue pas lui-même un jeu ?

ÉVA : Tu es fou ?

ZELTEN : C'est à son mystère<sup>d</sup> que Siegfried doit sa popularité ! Celui que l'Allemagne regarde comme son sauveur, celui qui prétend la personnifier, lui est né sou-

dain voilà six ans dans une gare de triage, sans mémoire, sans papiers et sans bagages<sup>a</sup>. Les peuples sont comme les enfants, ils croient que les grands hommes arrivent au monde par un train... Au fond, l'Allemagne est flattée que son héros ne soit pas dû aux épanchements peu sacrés d'un couple bourgeois<sup>1</sup>. Un juriste qui naît comme meurt un poète, quelle aventure ! Son amnésie a donné à ton Siegfried tous les passés, toutes les noblesses, et aussi, ce qui n'est pas inutile non plus à un homme d'État, toutes les rotures<sup>b</sup>. Qu'il retrouve famille ou mémoire, et il redeviendra enfin notre égal... J'espère, moi, et j'ai de bonnes raisons de croire que ce moment n'est pas loin<sup>c</sup>.

ÉVA : Que veux-tu dire ?

ZELTEN : Ce court-circuit, qui a enlevé Siegfried à sa vie véritable, c'est peut-être un ouvrier bien inattendu qui va le réparer...

ÉVA : Que sais-tu sur Siegfried ? Prends garde, Zelten...

MUCK, *entrant* : Mademoiselle, c'est l'heure pour la visite.

*Éva monte sans dissimuler son inquiétude.*

ÉVA : Reconduis Monsieur de Zelten<sup>a</sup>.

### SCÈNE III<sup>a</sup>

ZELTEN. MUCK

MUCK : C'est toujours pour demain, Monsieur le baron ?

ZELTEN : Oui, Muck.

MUCK : À quelle heure ?

ZELTEN : À la fin de l'après-midi. Signal : deux coups de canon. Écoute, Muck<sup>e</sup>. On va sonner. Tu verras deux étrangers, deux Français. Tu sais reconnaître des Français en voyage...

MUCK : Naturellement, à leur jaquette.

ZELTEN, *lui glissant un billet dans la main* : Tu t'arrangeras pour qu'ils entrent. C'est d'eux que dépend la journée de demain... Cela t'ennuie de bien recevoir des Français ?

MUCK : Pourquoi ? Aux tranchées, entre les assauts, nous bavardions quelquefois, avec les Français. Il est

dur de se taire quand on se tait depuis des mois. Nos officiers ne parlaient guère. Nos familles étaient loin... Nous n'avions qu'eux... Parfait, je les cacherai.

ZELTEN : Garde-t'en bien. Qu'ils attendent dans cette salle. L'un de ces Français est une Française. Préviens-moi aussitôt. Dès que je les aurai vus, annonce à Siegfried qu'une institutrice canadienne demande une audience. (*Sonnerie.*) On sonne ?

MUCK : Il faut que j'appelle les parents. Monsieur Siegfried va descendre.

ZELTEN : À tout à l'heure.

SCÈNE IV<sup>1</sup>

## MUCK. LES PARENTS

*Muck ouvre la porte et fait entrer les parents.  
Troupe bigarrée et morne.*

MUCK : Monsieur l'architecte municipal Schmidt !

M. SCHMIDT : Présent.

MUCK : Vous pouvez poser votre chapeau, Monsieur l'architecte municipal.

M. SCHMIDT : J'aimerais mieux le garder... C'est un chapeau d'avant la guerre... Je me suis habillé un peu comme autrefois...

MUCK : À votre aise... Madame la rentière Hoepfl !

MME HOEPFL : Me voici.

MUCK : Vous avez votre lettre de convocation ?

MME HOEPFL : Je vous l'ai montrée, avec la photographie...

MUCK : C'est exact. Celui qui a le bec-de-lièvre ? (*Se reprenant.*) Le soupçon de bec-de-lièvre... Monsieur le relieur Keller !

M. KELLER : Présent... J'ai la vue faible, Monsieur l'huissier. J'ai pris la liberté d'amener Monsieur Kratz, notre voisin et apothicaire, qui aimait beaucoup Frantz.

M. KRATZ, *se présentant humblement* : Spécialiste Kratz.

M. KELLER : Monsieur Kratz le gâtait. On faisait pour Frantz plus de bonbons que de remèdes dans cette pharmacie. L'un d'eux est devenu une spécialité connue.

M. KRATZ, *s'inclinant* : Le sucre de pomme Kratz. J'ai apporté ce paquet pour Monsieur Siegfried... En tout état de cause... je ne le remporterai pas.

MUCK : Madame et Monsieur Patchkoffer... (*Un paysan et une paysanne s'approchent.*) Je vous ai écrit, Madame Patchkoffer ! Il me semblait que votre voyage n'avait pas beaucoup de raison. Vous disiez dans votre lettre que votre fils est petit et brun. Monsieur Siegfried est grand et blond<sup>a</sup>.

M. PATCHKOFFER : Nous avons déjà vu des bruns à Berlin, à la clinique de rééducation.

M. KELLER : Mais la taille, Madame ?

MME PATCHKOFFER : Nous avons vu tous les petits aussi, n'est-ce pas Patchkoffer ?

MUCK : Bien, bien.

MME PATCHKOFFER : S'il n'avait pas changé, il serait déjà retrouvé...

MUCK : Monsieur Meyer !

M. MEYER : C'est moi... Comment cela se passe-t-il, Monsieur l'huissier ?

MUCK : Comment cela se passe ? Rassurez-vous. Rapidement. Vous allez entrer dans cette baie. Monsieur Siegfried descendra par cet escalier. On allumera au-dessus de lui un lustre. Les myopes pourront l'approcher, les incrédules le toucher, et, au bout de cinq minutes, permettez-moi de vous le dire, vous repartirez lamentablement... Voilà du moins comment cela s'est passé jusqu'à ce jour, mais je vous souhaite meilleure chance.

MEYER : Merci... Vous dire que j'ai l'espoir de retrouver mon pauvre Ernest, si complaisant, mais toujours le dernier en classe, dans le premier homme d'État de notre pays, mon Ernest si bon, mais qui trouvait le moyen de se faire prendre en grippe par tous ses professeurs, dans celui qui est devenu en quelques mois le favori de l'Allemagne, ce serait vraiment mentir... Frise-t-il, Monsieur ?

*Sonnerie à la porte d'entrée.*

MUCK : Entrez, Mesdames et Messieurs.

*Les parents entrent dans la salle de gauche. Muck va ouvrir, introduit Geneviève et Robineau, les salue obséquieusement, et disparaît avec un sourire d'entente.*

SCÈNE V<sup>1</sup>

GENEVIÈVE. ROBINEAU

GENEVIÈVE : Où sommes-nous enfin, Robineau ?

ROBINEAU<sup>a</sup> : Au kilomètre onze cent cinquante de Paris, Geneviève, devine<sup>a</sup>.

GENEVIÈVE : Quel froid ! Tout ce que je devine, c'est que ce n'est pas à Nice ! Où sommes-nous ?

ROBINEAU, *qui essuie son binocle, dos à la baie et près de la rampe* : Tu vois la ville entière de cette fenêtre... Regarde... Je vais tout t'expliquer. Que vois-tu ?

GENEVIÈVE : Ce n'est pas Nice... Je vois à ma droite un burg avec des échauguettes, des bannières et des ponts-levis.

ROBINEAU, *toujours tourné vers le public, parlant comme à lui-même, mais haut* : C'est le National Museum !

GENEVIÈVE : Je vois devant moi un temple grec, au milieu des cèdres, tout couvert de neige.

ROBINEAU : C'est l'Orpheum !...

GENEVIÈVE : À ma gauche enfin, un building de dix étages, percé de verrières en forme de licorne.

ROBINEAU, *de plus en plus lyrique* : C'est le Panoptikum !...

GENEVIÈVE : Et enfin, en contrebas, un palais florentin à fresques et arcades.

ROBINEAU : Le palais de Maximilien !

GENEVIÈVE : Le Maximilianeum, sans doute ?

ROBINEAU : Tu l'as dit !

GENEVIÈVE, *se retournant* : Où sommes-nous, Robineau ?

ROBINEAU : Mais à Gotha, Geneviève, nous sommes à Gotha ! La ville même où j'ai rencontré Zelten voilà quinze ans, un jour de carnaval. Il était déguisé en Zoulou, moi en Alcibiade. Aucun préjugé de nationalité à la base de notre sympathie.

GENEVIÈVE : Que cherchais-tu à Gotha ?

ROBINEAU : Que venaient faire les Français en Allemagne avant la guerre ? De la philologie. Je faisais partie de ce raid de douze sorbonnards que la France lâcha victorieusement, aussitôt après Agadir, sur les dialectes saxons. Je suis un des douze Français cités dans toutes les histoires allemandes du moyen âge. Tu peux chercher

dans leurs histoires des temps modernes. Tu n'y trouveras pas le nom de douze de nos généraux.

GENEVIÈVE, *qui s'est assise* : Et ici, chez qui sommes-nous ?

ROBINEAU : Je l'ignore. On vient, d'ailleurs !

*Ce sont les parents qui repassent. Tristement.  
Échange lamentable de salutations.*

GENEVIÈVE : J'ai peur<sup>a</sup>, Robineau.

ROBINEAU : Peur. De quoi ?

GENEVIÈVE : D'être ici... D'avoir quitté hier soir, si brusquement, ma rue du Bac et d'être ici.

ROBINEAU : Qu'as-tu à craindre ? Zelten m'a fait remettre des passeports<sup>b</sup> de Canadiens. Si tu sens sur toi des regards soupçonneux, sors une expression de Québec, appelle un orchestre une bande, un wagon-restaurant un char réfectoire. Je t'ai fait une liste de ces idiotismes. Tu as froid, tu trembles ?

GENEVIÈVE : Une Canadienne ne tremble pas de froid. C'est de peur, Robineau.

ROBINEAU : Ce n'est pas vrai, tu es le courage même.

GENEVIÈVE : Justement, c'est une peur de personne courageuse que j'éprouve. Je me suis reproché toute la nuit, dans ce rapide, de t'avoir obéi.

ROBINEAU : Zelten m'adjure depuis plusieurs jours, par vingt télégrammes, de te rechercher, de t'amener de gré ou de force, aujourd'hui, dans cette maison. Il assure, à trois francs le mot, qu'il s'agit de ce qui t'intéresse le plus au monde. Il affirme que le sort même des relations de la France et de l'Allemagne peut dépendre de ton voyage. C'est quelque chose, les relations de la France et de l'Allemagne pour qui étudie, comme moi, le *ch* aspiré<sup>c</sup> dans les régions rhénanes !... Qu'est-ce qui t'intéresse le plus au monde ?

GENEVIÈVE : Au monde ? Rien. Depuis la mort de Jacques, depuis sa disparition du monde ? Rien. C'est d'ailleurs pour cela que je t'ai écouté.

ROBINEAU : Pourquoi as-tu peur, alors ?

GENEVIÈVE : Parce que c'est la première fois de ma vie, je crois, que je reçois une nouvelle.

ROBINEAU : Les malheurs ne t'ont pourtant pas manqué ?

GENEVIÈVE : Mes malheurs jusqu'ici me sont du moins



arrivés en silence. Je n'ai pas de parents : c'est seulement par le silence de toute mon enfance, à force de silence, par des télégrammes ininterrompus de silence, que j'ai appris mon état d'orpheline... J'ai aimé Jacques Forestier<sup>1</sup> ? Dès le début de la guerre, il disparaît. Jamais depuis sept ans<sup>2</sup>, je n'ai reçu un mot de lui, une indication de sa mort. Voilà la première fois que le sort daigne s'occuper de moi et m'avertir. J'ai peur... D'ailleurs tu n'as pas l'air très à ton aise non plus, Robineau.

ROBINEAU, *qui paraît en effet très nerveux* : Je ne le suis pas.

GENEVIÈVE : Qu'y a-t-il ?

ROBINEAU, *avec inquiétude* : Il y a que pour la première fois depuis la guerre, Geneviève, je vais retrouver un ami allemand, toucher de mes mains un ami allemand ! Depuis sept ans, je n'ai plus vu l'amitié sous ce visage. Je me demande ce qu'elle va être ?

GENEVIÈVE : Tu l'aimais, ton Allemand ?

ROBINEAU : Zelten n'est pas ce que tu appelles mon Allemand, à moins que ce ne soit au contraire le seul Allemand qui subsiste. Il a tous ces défauts sonores et voyants dont on ornait chez nous les Allemands avant 1870, les cheveux blonds, l'intimité avec les chimères, les distances avec les réalités, l'emphase sincère, et dont il va bien falloir doter un autre peuple, s'ils s'entêtent à brûler nos villes et à se raser le crâne. Tu l'as vu d'ailleurs, Zelten, à Montparnasse ? Pour une sculptrice comme toi, c'était un beau modèle !

GENEVIÈVE : Beau modèle ? Il avait une côte en moins, à en juger par sa démarche.

ROBINEAU : Il se l'était cassée en plongeant dans le Rhin à l'endroit où s'était suicidé Schumann.

GENEVIÈVE : Il avait une cheville plus grosse que l'autre.

ROBINEAU : Il avait pris une entorse en sautant du rocher d'où s'était jeté Louis de Bavière... Il voulait, m'expliquait-il, goûter la dernière minute de chacun des grands hommes de l'Allemagne. Si tu lui trouves le nez brisé ou l'omoplate en large, c'est sûrement la faute de Wagner ou de Frédéric Barberousse.

GENEVIÈVE : À moins que ce ne soit celle d'une balle française.

ROBINEAU : N'insiste pas, Geneviève. N'alourdis pas

de plomb ces ombres qui vont flotter tout à l'heure autour de nous.

GENEVIÈVE : Ces ombres ? Quelles ombres ?

ROBINEAU : Nous avons le choix, de Vercingétorix à Blücher, pour ne parler que des ombres en uniforme...

GENEVIÈVE : Alors, Robineau, j'aime mieux<sup>a</sup> vous laisser seuls pour cette première rencontre. Je suis lasse, et j'ai vu un divan dans l'antichambre. Appelle-moi si ma présence est nécessaire.

ROBINEAU : Va-t'en ! C'est lui !

*Muck introduit Zelten.*

### SCÈNE VI<sup>1</sup>

ZELTEN. ROBINEAU

*Ils restent à distance un moment, se contemplant silencieusement à travers toute la scène.*

ZELTEN : Voilà !

ROBINEAU : Voilà !

ZELTEN : C'est toi, Robineau, Hippolyte<sup>a</sup>-Amable ?

ROBINEAU : Otto-Wilhelmus von Zelten-Buchenbach, c'est moi.

ZELTEN : C'est toi, brachycéphale brun, surchargé de lorgnons, de gilets de laine, terrible<sup>b</sup> dans les assauts ?

ROBINEAU : Oui, crème de culture, beurre de carnage, fils d'Arminius, c'est moi<sup>c</sup>.

ZELTEN : J'ai l'impression que nous nous parlons de très loin au téléphone, Robineau, qu'un rien suffirait pour couper la communication... Tiens bien l'appareil !... Je te vois pourtant. Tu n'as pas changé.

ROBINEAU : Ni toi... Qu'as-tu fait pourtant depuis ces douze ans, Zelten ? Toi qui aimais<sup>d</sup> le printemps, la musique, la joie, la paix, qu'as-tu fait<sup>e</sup> ?

ZELTEN : La guerre ! La guerre contre trente-cinq nations. Le combat contre une seule... Et toi, le portelunettes, le démocrate paisible des Bibliothèques royales et impériales, toi, mon ami le plus cher, depuis douze ans, qu'as-tu fait ?

ROBINEAU : La guerre, contre toi...

ZELTEN : Heureusement nous sommes maladroits, Robineau, nous nous sommes manqués. Tu me visais ?

ROBINEAU : Plusieurs fois, dans les attaques, en pensant à toi, j'ai levé mon fusil et tiré vers le ciel.

ZELTEN : Tu l'as raté aussi ! Il continue ses errements, du moins au-dessus de l'Allemagne. Mais je pensais bien en effet que tu ne t'acharnais pas contre ton ancien ami. Toutes les fois qu'une balle me ratait, je me disais : c'est encore ce brave Robineau qui tire ! Toutes les balles qui atteignaient, comme tes paroles d'ailleurs, des objets qui n'avaient rien à faire avec elles, des bouteilles, des poires sur des arbres, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'étaient les tiennes. Mon adjudant a été touché une fois à la fesse, tout le monde riait : j'ai pensé à toi... (*Il se rapproche. Affectant la conversation familière.*) Bonjour, Robineau !

ROBINEAU : Bonjour, Zelten.

ZELTEN : Tu vas bien ?

ROBINEAU : Pas mal, et toi ?

*Un silence.*

ZELTEN : Que fais-tu<sup>a</sup> maintenant ?

ROBINEAU : Je termine ma thèse sur les dentales.

ZELTEN : Toujours philologue ? La voix de la guerre ne t'a pas détourné de nos petits langages ?

ROBINEAU : Mais toi, pourquoi m'as-tu appelé ? Que veux-tu ? Que fais-tu ?

ZELTEN : Ce que je fais ? Je continue. En Allemagne, l'on continue. Je fais la guerre...

ROBINEAU : La guerre ?

ZELTEN : Pas la même, la guerre civile. Je combats contre les vrais ennemis de l'Allemagne. Les pays sont comme les fruits, les vers sont toujours à l'intérieur.

ROBINEAU, *très universitaire* : Tu fais de la propagande, des conférences ?

ZELTEN : Non, je fais la révolution. Nous sommes le 12 janvier 1921. Je fais la révolution du 13 ou du 14 janvier 1921<sup>1</sup>. C'est même pour cette opération que je t'ai appelé à l'aide. Tu arrives *in extremis*, mais tu m'es indispensable.

ROBINEAU : J'en doute ! Ma présence a toujours fait rater les événements historiques. L'histoire se méfie de moi comme si, au lieu d'être agrégé de grammaire, j'étais agrégé d'histoire.

ZELTEN : Reste seulement trois jours à Gotha. D'ail-

leurs ce n'est pas toi seulement que je réclame, c'est Geneviève, c'est surtout Geneviève. Elle est là ?

ROBINEAU : Oui. Elle repose. Je l'ai surprise au milieu de la nuit. Elle dort.

ZELTEN : Elle n'a pas maugréé d'être ainsi réveillée ?

ROBINEAU : C'est quelqu'un qui ne maugrée jamais. Mais la grippe espagnole sévit à Paris, et elle est sculptrice. On l'avait réveillée deux nuits de suite pour prendre le moulage de mains ou de têtes célèbres.

ZELTEN : C'est pour une opération de ce genre que je l'ai dérangée.

ROBINEAU : Comment, il s'agit d'un mort ?

ZELTEN : De quelqu'un qui est à la fois mort et vivant... Tu as entendu parler de notre Siegfried ?

ROBINEAU : Du conseiller<sup>a</sup> Siegfried ? Certes, comme tout le monde en Europe. Votre nouveau grand homme ? Celui qui veut doter l'Allemagne de sa Constitution modèle, de son âme précise, comme disent ses partisans ?

ZELTEN : Et Forestier, tu connais Forestier ?

ROBINEAU : L'écrivain français ? L'ami disparu de Geneviève ? Je parlais de lui tout à l'heure avec elle... Je ne connais que son œuvre. Œuvre admirable ! C'est lui qui prétendait redonner à notre langue, à nos mœurs, leur mystère et leur sensibilité. Qu'il avait raison ! Chaque fois que je lis *Le Roman de la Rose* j'en suis convaincu davantage... Introduire la poésie en France, la raison en Allemagne, c'est à peu près la même tâche.

ZELTEN : Et accomplie par le même homme.

ROBINEAU : Tu dis ?

ZELTEN : Siegfried a été trouvé nu, sans mémoire, sans langage, dans un amas de blessés. Je soupçonne que Siegfried et Forestier sont le même homme.

ROBINEAU : Mon cher Zelten, les grands hommes morts changent de planète, non de nation.

ZELTEN : Tu ne sais pas voir, mais tu sais lire. À la place de saint Thomas, tu aurais été convaincu non par les mains de Jésus mais par son autographe. Après avoir lu les œuvres de Forestier, lis donc celles de Siegfried ! Ce sont les copies des premières. L'inspiration, le style, jusqu'aux expressions, en sont les mêmes.

ROBINEAU : Le plagiat est la base de toutes les littératures, excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue.

ZELTEN : Ah ! ces philologues français, quels philo-

<i>Version primitive</i>	1801
<i>Notes et variantes</i>	1808
Les Gracques, <i>pièce inachevée</i>	
<i>Notice</i>	1819
<i>Note sur le texte</i>	1824
<i>Versions primitives</i>	1826
<i>Notes et variantes</i>	1827
[Les Siamois], <i>projet de pièce</i>	
<i>Notice</i>	1831
<i>Note sur le texte</i>	1836
<i>Plans et versions successives</i>	1837
<i>Note bibliographique</i>	1846
<i>Compléments bibliographiques</i>	1849

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**SIEGFRIED**

**FUGUES SUR SIEGFRIED**

**FIN DE SIEGFRIED**

**AMPHITRYON 38 - JUDITH**

**INTERMEZZO - TESSA**

**LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU**

**SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE COOK**

**ÉLECTRE - L'IMPROMPTU DE PARIS**

**CANTIQUE DES CANTIQUES**

**ONDINE - SODOME ET GOMORRHE**

**L'APOLLON DE BELLAC**

**LA FOLLE DE CHAILLOT**

**POUR LUCRÈCE - LES GRACQUES**

*Appendice :*

**LES SIAMOISES**

*« D'un fils » par Jean-Pierre Giraudoux*

*Introduction générale par Jacques Body*

*Note bibliographique*

*Notices, notes sur le texte, versions primitives,  
notes et variantes*